

NOTES DE VOYAGE / SEPTEMBRE 82 - FEVRIER 83

Thème : la rupture / Version : l'immigration / Sujets : les immigrés / Lieux : la France /
Objets : les Maghrebins
Adjectifs Qualificatifs : Chômeurs, sales, pas-comme-nous, arabes, feignants, analphabètes, voyous, zonards, zombies, drogués, pauvres, métèques, O.S., bougnoules, beurs, bicots, bronzés, ratons...

Qu'ai-je à voir avec eux ? Qu'ai-je à voir avec l'immigration ?
Qu'ai-je à voir avec la rupture ? Ça me dit quelque chose Allons-y

NOVEMBRE 1982

Je la rencontre au foyer de jeunes filles; elle m'emmène dans sa chambre avec son amie.

J'ai mon magnétophone sur l'épaule.

«Je veux bien parler, mais ça dépend pour quoi faire... on dit tellement de mal de nous !»

J'entre de plein fouet dans le récit de sa rupture, celle d'avec ses parents : elle est «fugueuse», celle d'avec son éducation : le lycée et la maison, celle d'avec sa culture : elle est Arabe, elle fait le Ramadan, elle ne veut plus du drap, elle veut travailler, elle ne veut plus du pouvoir de son frère...

ELLES PARLENT DE LEUR LIBERTÉ A CONQUÉRIR.

NOVEMBRE, un peu plus tard

Elle vient d'écrire l'histoire d'une jeune fille comme elles; écrivain entendue; je l'interroge : qu'en sait-elle, qu'en dit-elle ? pourquoi cette rupture et surtout QUELLE RUPTURE ?

Elle ne m'en dit rien. Elle parle de son livre, de son héroïne, c'est devenu sa drogue... Pour oublier d'où elle vient ? Pour enfouir la douleur ? (brisure) Pour masquer, maquiller, nier le présent ? Pour parler d'elle qui a réussi ? Je n'apprends rien de plus que son livre.

NOVEMBRE, encore un peu plus tard

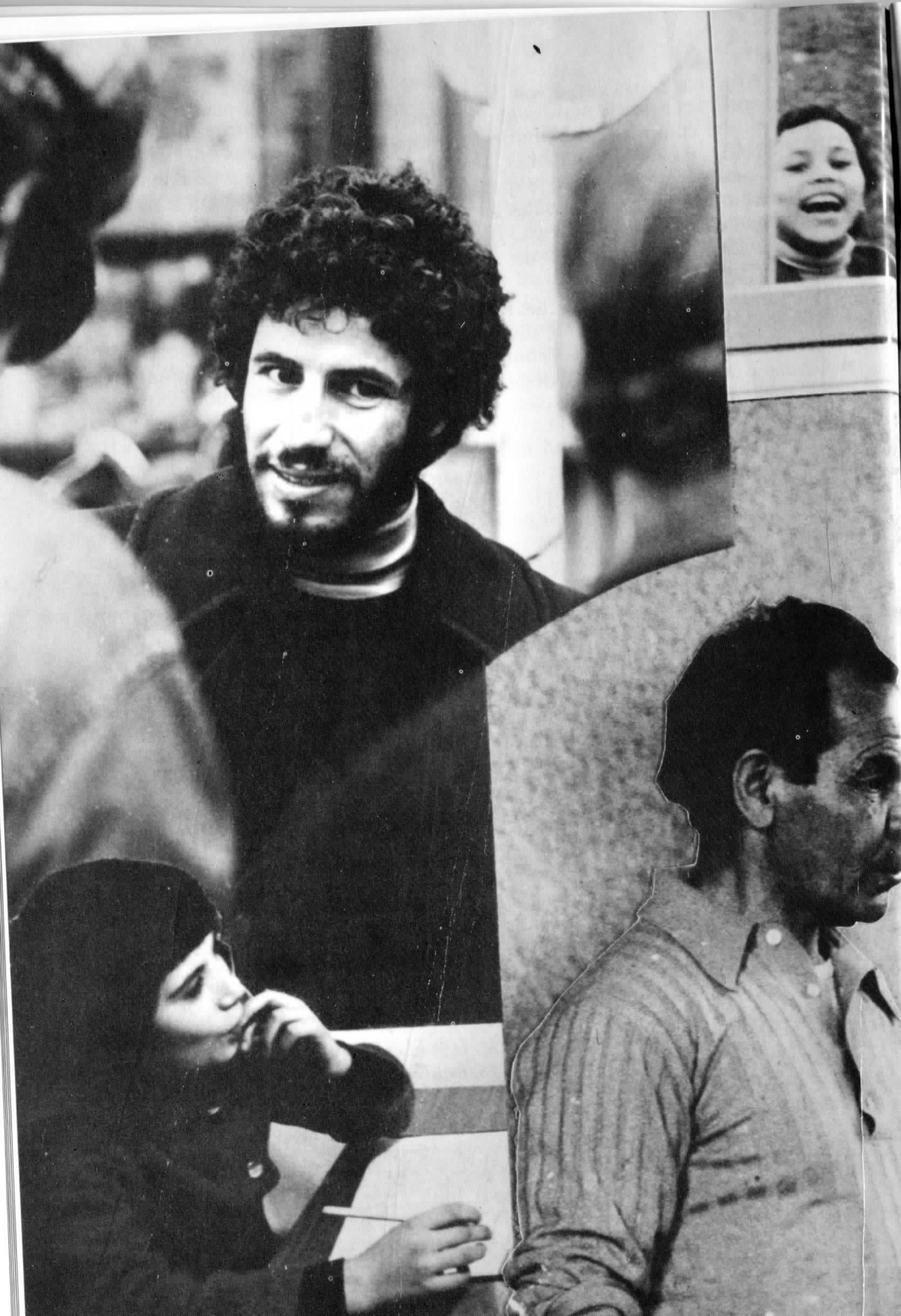
Je pars pour Marseille ... j'ai un souvenir brûlant de mon retour d'Algérie en 1973 : touriste rentrant chez moi, j'assistais à l'arrivée d'Algériens derrière des grillages, maltraités par les douaniers-policiers les injuriant et leur faisant remplir des papiers qu'ils ne savaient ni lire ni écrire. Par ce port, je remontais à l'origine de l'immigration... J'ai visité le port un dimanche... Je réalisais qu'il n'y avait plus ces arrivées, mais plutôt des départs, à partir de Marignane, l'aéroport du coin.

Dès le lundi, je vais, sans repères, dans le quartier Arabe. La vie du matin s'organise, les camelots sortent leurs marchandises, montres, bijoux, clinquants, les kiosques à journaux sont ouverts, les bistrots sont pleins : bistrots Arabes, tenus par des Arabes, avec une clientèle d'habités. Je prends un verre sur la terrasse, cette vie défilant devant moi sur le trottoir me fascine. J'observe. Une femme boit un verre de limonade avec son fils à côté de moi. Ils sont intrigués par le magnétophone fermé à côté de moi. Les hommes qui entrent et sortent sont intrigués par le magnétophone... 2, 3 mots échangés... «j'ose» entrer. Refus du patron. Refus en chaîne des hommes assis là. Un seul : «qu'est-ce que vous voulez qu'on vous dise ? on est tous au chômage»

LA PAROLE NE S'ÉCHANGE PAS COMME ÇA

MARSEILLE Un séjour se décide

On me le présente : il est musicien, nous parlons, sans magnétophone. C'est un drôle d'immigré, il parle de pop, de rock, des hippies, de la musique traditionnelle, il a



vécu en France, en Algérie, en France, sa musique est de conciliation, il est en rupture avec tous : les jeunes préféreraient un peu plus modern'style, les vieux carrément plus traditionnel. Il fait sa propre recherche, avec son propre voyage, entre deux vies, entre deux cultures. Je le trouve déchiré. J'écoute tout. «Y'en a qui disent que dans les pays industrialisés on peut gagner des sous... Il faut se lever de bonne heure. Ils avaient honte de rentrer chez eux avec rien». «Il faut ménager la chèvre et le chou»

**RUPTURE ? / PERTE DE SA CULTURE ?
RETROUVAILLES AVEC SES RACINES ?
INVENTION, DOULEUR, NAISSANCE D'AUTRE CHOSE
OUF ! Y-A-T-IL DES RACES ?**

MARSEILLE ailleurs

Ils vivent dans une cité périphérique de Marseille. Je prends l'escalier du bâtiment sale, sans lumière dans l'ascenseur, la cage d'escalier «gribouillée», des détritiques partout : ça y est là : là tout le monde s'y reconnaît : on est dans les mauvais quartiers, ceux dont la ville a peur.

Zaïre est mort, tiré comme un lapin du haut d'une tour. Ils l'emmenent dans la cité et le terrain vague où ils traînent leurs questions depuis la mort de Zaïre, depuis le temps où ils ne jouent plus avec les voitures empruntées pour la nuit, depuis que les flics sillonnent la cité, depuis qu'ils font la queue devant les magasins de Marseille pour se voir refuser la place de serveur plus ou moins poliment. «La prison c'est un jeu / c'est mieux que le chômage». «l'envie de vivre». «La femme, c'est la vie».

«si je me marie, je resterais pas chez mes parents, les voisins y tchatchent.»
«mes sœurs c'est pas pareil...»

«le mariage ? la chemise ? les hommes d'un côté, les femmes de l'autre : des bêtises.» «je parle de rien avec mes parents.» «vous vous imaginez en Algérie mais vous êtes à Marseille». «faut plus s'amuser maintenant faut réfléchir...»

MARSEILLE-FAUT-RÉFLÉCHIR

Simbad arrive à la porte de la ville. Comment tu ne sais pas qui est le maître de ces lieux ?

Je rentre chez moi
Sous prétexte de laisser parler les autres, je ne vais pas plus avant.
Je reste à la périphérie, dans la zone.
Je me protège de l'extérieur, de cette différence ;
Je n'ai pas mangé encore un seul couscous.
J'ai refusé de faire le voyage
Je me suis réfugiée dans mon rôle par rapport à l'exposition

PARIS-la rue

Je retourne dans la rue : le marché d'Aligre tenu par des «Bourguibistes», fiers de raconter, fiers d'être Arabes, fiers de leur rue, fiers de leur marché, fiers. J'ai mangé une poire très bonne... offerte dans la confusion d'être vu à la TV ou entendu à R.T.L.

NANTERRE c'est l'heure

Elles font de la couture. Elles sont toutes Algériennes. Elles vivent toutes chez leurs parents. Elles vont fonder une coopérative. Nous parlons. Elles sont toutes fières d'être Arabes.

«Je n'vois pas pourquoi vous êtes fières d'une chose que vous n'avez pas choisie»

dit-elle

«Je suis fière d'être Bretonne» dit une fille de passage

«Mon père, y voulait pas que je travaille au départ... on n'a pas le droit de sortir,

nous...»

«Je suis née en France en 63, je suis Française, mes parents veulent pas que je fasse la nationalité Française, j'ai une tête Arabe, je resterai Arabe...»

«Les meurtres, les tueries»

«C'est dans un ghetto qu'ils habitent...»

«son frère, il la voit, il lui dit : rentre à la maison ! ils suivent le père comme la fille suit la mère»

«y a des trucs qu'ils ajoutent et qui ne sont pas écrits dans le Coran...»

«faut être propre pour faire la prière...»

«Tout le monde en demande de la liberté...»

«C'est un déshonneur si la fille est pas vierge... c'est la tradition... ça a changé maintenant...»

«Mes parents ? ils ne savent pas lire»

«L'issue de secours c'est de sauter par la fenêtre...»

Elles veulent tout raconter. Elles veulent tout dire. Elles se précipitent toutes en même temps. Soif de sortir de là où «on» les enferme ensemble. «Il faut qu'on choisisse où on veut habiter...». J'ai ouvert une brèche dans cet appartement de ce centre social sans le savoir.

CETTE PAROLE EN ÉBULLITION EST VIOLENTE On doit se revoir.

SILENCE Une parole se prépare

Je continue.

J'ai maintenant pris le temps des rencontres.

Paroles... Langues... Trajets... Itinéraire

Parcours sans preuve et sans démonstration

A l'écoute Intriguée de la différence

Emue des confidences Violence enfermée...

Est-ce une sonnette d'alarme que vous tirez ? me dit-il

Est-ce que vous allez dire que l'on perd notre culture ?

Ceux des mines du Nord. Celles des filatures,

Les éboueurs du petit matin,

Les femmes qui se sont regroupées à Grenoble ou à Paris,

Eux qui veulent m'emmener et enregistrer eux-même ce qui se passe dans leur cité.

Eux qui préparent leur voyage d'école en Algérie et qui décident de s'enregistrer, les enfants Arabes menant le débat

C'est l'alphabet ?... Pourquoi tu écris à l'envers ?

EUX TOUS VEULENT PARLER

«Je n'irais pas à l'usine depuis dix ans si ce n'était que pour le travail ; je milite beaucoup».

Lui retraité de l'armée Française, qui a laissé sa première fille de ses huit enfants, bébé en Algérie et ne la jamais revue, ne veut pas parler.

JE NE FERAI PAS UN DRAP DE MA BANDE MAGNÉTIQUE, pour violer leurs intimités de quartiers, de rues, de fêtes...

«Mon pays de toujours, c'est là-bas

Mon pays de tous les jours c'est ici» chante Djamila (4° au lycée Albert Camus Marseille)

Paris 3 Janvier 1983

Mara LAPORTE